

« À tout hasard »

Guyline Massoutre

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1994). Review of [« À tout hasard »]. *Jeu*, (71), 150–152.

répétition. Cependant, s'il y avait moins d'intensité sur scène, on sentait plus de complicité entre les actrices.

Bilan positif

Pour Daniel Simard, le bilan à tirer de cette expérience est encourageant. Le public a répondu très positivement, se prêtant volontiers au jeu de la participation, et les discussions furent animées et très favorables à la pièce. Pour Abba Farhoud, l'expérience fut valable, ne serait-ce que pour l'unique changement qu'elle a apporté au texte. L'équipe de la Licorne a réussi à éviter le piège de la mise en scène du travail et l'a montré, simplement.

Il est difficile de parler de l'évolution du travail de Pol Pelletier et de Christiane Proulx, puisqu'elles n'ont joué qu'une semaine. Ce changement a sûrement perturbé l'évolution des personnages qu'interprétaient Hélène Mercier et Maude Guérin. Elles ont apporté des nuances intéressantes à un jeu qui, dans son ensemble, me paraissait toutefois trop fixé dans un style déterminé. Je m'attendais à plus d'audace et à plus d'excès ; l'aspect parfois très lyrique du texte le permettait, la dimension presque tragique des personnages l'exigeait, et l'exercice lui-même était une invitation à l'exploration. Le seul excès que j'aie vu était un excès de timidité qui empêchait ces deux comédiennes de donner la pleine mesure de leur talent...

Dans son ensemble, l'expérience fut réussie, et il serait souhaitable de voir ce genre d'exercice plus souvent. Du côté des retombées concrètes, *Jeux de patience* figurera à la programmation de la Licorne au printemps 1995. Heureuse de voir sa pièce créée ici, Abba Farhoud rêve de la voir également jouée dans un pays en guerre.

Dennis O'Sullivan

« À tout hasard »

Texte de Roger Gaudet. Mise en scène : Claude Poissant ; scénographie : Guillaume Lord ; éclairages : Nicolas Descôteaux ; musique : Jean Derome. Avec Caroline Dardenne (Sophie) et Érik Duhamel (Jeremy). Production du Théâtre Petit à Petit, présentée à la Maison Théâtre du 13 au 23 avril 1994.

Ça n'est pas un crime, de ne pas se comprendre

Choc en plein cœur : il est un jeune théâtre mordant, décapant, énergique qui vous laisse étourdi, comme après le passage d'une tornade, et vous donne un sentiment d'urgence. Celui de forces qui cherchent les voies de leur expression et qui trouvent leur vérité, la proclamant avec véhémence et avec l'entière émotion d'une découverte et d'une initiation. C'est avec un texte étonnant d'un jeune auteur, Roger Gaudet, que le Théâtre Petit à Petit a surpris les adolescents venus en foule assister à ce magnifique spectacle mis en scène par Claude Poissant.

Neuf. C'est l'impression qui a dominé pour moi. Elle touche à l'essentiel de l'identité canadienne, cette double culture des peuples fondateurs qui s'opposent et s'entrecroisent pour se fondre dans d'autres traversées. Ainsi, la difficulté pour ces deux peuples de coexister n'est pas nouvelle ; or, Roger Gaudet, né à Vancouver mais manifestement sous le choc de son contact avec le Québec, nous en a proposé une mise à plat unique, sans concessions ni clichés, comme si les valeurs essentielles étaient soudain investies d'une nouvelle

Érik Duhamel et Marie Lefebvre (à la création).
Photo : Ste-Marie Photo.



énergie — trouble, violente, passionnée, déchirante... Un sujet délaissé par les auteurs cette année, qui nous plonge pourtant dans une bien actuelle problématique.

Énergique. Les images de Claude Poissant ne laissent pas souffler. Dans une ambiance *rock'n roll* et plutôt alcoolisée, Érik Duhamel et Caroline Dardenne se sont jetés dans une vraie bagarre, autour d'une Mustang de collection que Sophie, l'héroïne, essaie de vendre à certaines conditions. Entre un bar d'où elle se fait littéralement « vider » et une arrière-cour sur fond de gratte-ciel, Sophie joue à tout rompre son rôle de fille moderne. Compétente en mécanique, volontaire en affaires, séductrice et manipulatrice, elle fonce avec la fougue d'une jeune vache sur un chiffon rouge : c'est un personnage attachant, rustre sans doute, mais fondant comme neige au soleil lorsque le cœur parle, le sien ou celui de Jeremy. Lui est un jeune homme de seize ans, fortuné et bien élevé, du moins en apparence, qui découvre avec patience comment parvenir à ses

fins : acheter cette voiture, dans ce jeu de massacre entre deux personnages, lui donne rapidement l'occasion de comprendre que l'enjeu du marchandage, c'est la vie, c'est la passion.

Grâce à la scénographie de Guillaume Lord, qui utilise l'écran et un décor pivotant, et grâce au soutien d'éclairages bien choisis par Nicolas Descôteaux, l'espace noir, pourpre, rouge avec des points de lumière intense s'ouvre sans transition et naturellement à différents lieux, réalistes ou non. Lorsque Jeremy marche dans les gratte-ciel, il demeure dans une rêverie aussi tangible que lorsqu'il jette son dévolu sur la voiture à vendre. Claude Poissant a fait merveille avec cet intelligent et très visuel spectacle.

Au bord de la crise, Sophie bouscule les habitudes de Jeremy, qui se prend au jeu d'un théâtre dont il relance lui-même la partie. La rencontre a débuté par un message téléphonique ; disons que la rencontre commence paradoxalement par des qui-

proquos, par un vrai dialogue de sourds. Les nerfs seront mis à vive épreuve. Toute une société stylisée passe ensuite, en quelques quarts d'heure, dans ces personnages solidement campés et interprétés avec maestria : le deuil d'un père encombrant, la fin d'une adolescence heureuse, le sens du quitte ou double de la jeunesse, la volonté d'action, les hantises des petites gens ou des mordus de la réussite qui vous collent à la peau, même quand elle est toute neuve. Les mœurs québécoises d'une jeunesse chromée sont croquées avec délicatesse ; la jeunesse dorée s'encanaille sans trop se faire prier : elle est à l'aise même dans ses moments de surprise, et elle nous en a servi de bonnes.

J'ai adoré cette saisie en mouvement d'une confrontation toujours actuelle, qui n'était pas sans rappeler le succès des *Accidents de parcours* de Michel Monty. Entre le texte, la mise en scène, les acteurs et le public, il circulait un courant électrique singulièrement polarisé par l'ouverture très réussie du début, une force d'évidence, une complicité et une reconnaissance. Le danger des rencontres, joué jusqu'au drame, a gagné la rampe et couru dans la salle, comme si, pour cette jeunesse, tout était encore à inventer, comme si rien n'était réglé, et que tout était proche d'exploser. Cette pièce est une vraie bombe, avec sa dose de poudre et de menace ; je l'ai trouvée non seulement provocante, mais rebelle à l'ordre adulte. Le langage, avec ses débordements et ses accès de rage, y est une arme incendiaire ; les gestes sèment la confusion, la panique, parce que la liberté y est terriblement individuelle, amoral. Mais dans cette singularité, tout adolescent bâtit son jardin secret, et celui de ces deux jeunes un peu fous est plein de rêves d'amour, de désir de justice sociale, de volonté de vivre.



Insolite, cette pièce rythmée saisit à merveille le cheminement difficile des adolescents d'aujourd'hui, hésitant à entrer dans le monde adulte où la solitude les rebute et où les voies tracées seront toujours moins séduisantes que les chemins obscurs. Avec les rebondissements de l'action, elle met pleinement en valeur l'importance de l'instant, qui peut faire basculer les destins dans le meilleur ou dans le pire. Elle vibre du danger de vivre et des cris montant dans une gorge qui s'ouvre d'elle-même pour la première fois.

Érik Duhamel (Jeremy).
Photo : Ste-Marie Photo.

Guylaine Massoutre